

JANINE ALTOUNIAN

Effets narcissisants et politiques de la transmission grand parentale lors des ruptures territoriales et culturelles

Mon travail d'écriture ayant toujours été celui d'une analysante, il s'étaye sur mon travail, dans la cureⁱ, des objets de la transmission psychique affectant les expériences de la vie. Je le poursuivrai donc à présent en proposant dans cet article

- le rapprochement de deux ordres de réalité habituellement étrangers l'un à l'autre : le surgissement de l'émotion chez un sujet et ce qui, à travers cette émotion, se transmet en fait de vérité sur lui-même et son histoire. Pour le dire en l'occurrence plus précisément, je mettrai en lien l'affect de deuil face à la perte des grands parents, particulièrement celle des grands mères ayant survécu à des exils violents, et les vérités dont prend conscience l'analysant ressentant cet affect, vérités concernant ses identifications inconscientes aux objets aimés et qui l'ont aimé, son histoire et sa situation politique dans le monde. Autrement dit j'aimerais montrer les effets narcissisants et politiques de la transmission grand parentale lors des ruptures territoriales et culturelles.

Je livrerai pourtant au préalable, sous les auspices de la philosophie, un cas apparemment éloigné de mon argument qui m'a fait ressentir, dans un même temps, un vif sentiment de deuil pour la perte d'un éminent penseur et un tout aussi vif intérêt pour son objet de pensée du moment : la parole de vérité. Michel Foucault était depuis le début des années 80 engagé dans l'étude de la pensée antique et j'avais, été fortement saisie d'apprendre que le *Cours au Collège de France* dont il avait encore pu assurer, trois mois avant sa mort prématurée (le 25 juin 1984), la dernière séance du 21 mars 1984, reprenait ses travaux d'alors qui portaient, comme par hasard, sur : *Le courage de la vérité*ⁱⁱ, le « dire vrai », la « parrêsia » chez Socrate et la démocratie dans la Grèce antique. Il terminait ce dernier cours, le 28 mars 1984, par ces mots : « Voilà, écoutez, j'avais des choses à vous dire sur le cadre général de ces analyses. Mais enfin, il est trop tard. Alors, merci. » Un de ses disciples commente ainsi ces derniers mots :

« Ce « il est trop tard », qui indique que Foucault n'a pas réussi à dire tout ce qu'il avait à dire durant les dix-huit séances de son cours de cette année universitaire 1983-1984 ne peut pas ne pas s'interpréter également à la lumière d'une certaine conscience de la mort que le

Ces circonstances peuvent donc amener à lire ce cours comme une sorte de testament où Foucault [...] se recentre, en quelque sorte, sur l'essentiel ». ⁱⁱⁱ

Il y aurait donc eu pour Foucault une proximité entre l'objet de sa recherche sur le souci du « dire vrai » et la prémonition de sa fin prochaine, mais il y avait également, en la lectrice que j'étais, une simultanéité entre ma tristesse d'avoir perdu, avec cette disparition, un des immenses maîtres à penser de la philosophie occidentale et la constatation troublante que la préoccupation ultime de celui-ci à la veille de sa mort avait eu pour objet les conditions d'émergence et d'exercice, la portée politique et éthique du « dire vrai » dans notre culture. Si je rapporte ici une expérience témoignant de mon implication tant affective qu'intellectuelle dans les institutions politico-culturelles^{iv} de ce qui a été le « pays d'accueil » de mes parents, survivants au génocide des Arméniens de 1915, c'est parce que je cherche à inscrire dans un cadre plus général que celui de la réflexion psychanalytique le parti pris du lien que j'établis toujours entre la prise de conscience des affects de deuil et celle de vérités diffuses et psychiquement inopérantes^v jusque là.

Mon propos éminemment subjectif tente donc, d'une part, de souligner que le surgissement de l'émotion accompagnant l'évocation de ces figures vénérables que furent les grands mères arméniennes de la déportation et de l'exil, va de pair avec le constat de l'extraordinaire pouvoir que celles-ci ont eu au terme d'une vie passée dans la misère ou l'aliénation. Ce sont elles qui ont pu, dans leurs extrêmes dénuement et impuissance, transmettre à leurs héritiers des vérités identifiantes et politiques.

D'autre part, il se réfère à la fécondité de la temporalité transgénérationnelle : Dans ses *Thèses sur la philosophie de l'histoire*, Walter Benjamin avance l'idée, que les prémisses du temps présent sont à rechercher dans le passé^{vi}. Or en analogie avec cette recherche dans le passé des sources de l'expérience présente, la construction symbolique du travail de la cure et de l'écriture progresse à reculons jusqu'à ce temps des premières émotions oubliées ou inassumables de l'enfance. Elle effectue le même mouvement que celui des « Constructions dans l'analyse » où, selon Freud, « le travail thérapeutique consisterait à ramener le morceau de vérité historique à la place qui est la sienne dans le passé » ^{vii}. C'est par ce déplacement rétrograde dans le temps que cette construction opère un changement dans l'espace psychique de l'analysant/écrivain jusqu'à lui ouvrir une place de sujet reconnaissant et endetté au sein de son histoire. Il faut souvent plusieurs générations d'élaboration pour que se subjectivent les terreurs éprouvées par des

liberté d'aimer, pour que se vive le bonheur de s'abandonner à leur amour sans la crainte d'être paralysé par le monstrueux destin de ces visages tutélaires qui l'ont entouré.

La pure factualité de comptes rendus d'événements traumatiques, restitués sans affects dans les témoignages de nombre de survivants, donne bien à penser qu'elle recouvre des potentialités émotives étouffées. Mais elle a aussi pour corollaire l'inaffectivité avec laquelle leur enfant se protège tout d'abord de ce qui lui est transmis, pour ne pouvoir se l'approprier qu'après un long temps de latence. Aussi, l'inaffectivité de celui qui a vécu en propre l'impact traumatique se poursuit-elle souvent par celle du temps de latence chez celui de ses descendants qui veut ou peut s'en constituer l'héritier^{viii}. Ce sont ainsi des affects *gelés*, mais pourtant *non absents*, que le travail analytique convoque chez ce dernier^{ix}, dans le site de sa propre langue, le temps de son propre vécu, en le rendant capable de les exhumer, inexprimés, de la personne des parents et de les introjecter.

Après avoir ainsi situé la perspective dans laquelle je chercherai à montrer comment, l'émotion promouvant la prise de conscience de vérités, la transmission grand parentale peut, lors des ruptures territoriales et culturelles, avoir des effets narcissisants et politiques chez les petits enfants, je présenterai la genèse de mon propre investissement des grands mères, aussi bien celles des Arméniens de la diaspora dont je suis issue que celles dont je découvris l'histoire dans deux livres parus en Turquie^x, présentés plus loin:

Il m'avait fallu vingt sept années pour accueillir, faire traduire, commenter et transmettre le *Journal de déportation* de mon père, relatant « tout ce [qu'il avait] enduré des années 1915 à 1919 [à partir du] 10 août 1915, mercredi »^{xi}. Ce furent probablement ces événements, débutant un mercredi d'août, dix neuf ans avant ma naissance et consignés dans un manuscrit ignoré de moi pendant un long temps de ma vie, qui me contraignirent inconsciemment à élaborer, tenter de résorber par le travail de l'écriture l'impact émotionnel de leur première rencontre. Il allait de soi que cette ignorance *objective*, en raison chez moi de circonstances apparemment conjoncturelles, reflétait, au delà de celles-ci, une ignorance *subjective* d'émotions anciennes qui excédaient les capacités de réception des premiers âges. Donc, après avoir, en hommage au père, inscrit les effets de lecture de son manuscrit, après avoir manifesté l'attachement qui me liait à lui, j'avais voulu remonter à des émotions plus anciennes que celles d'une lecture faite à l'âge adulte. Je ressentis en effet

pencher vers ces femmes de la déportation et de l'exil, vers l'aïeule déportée aux déserts de Mésopotamie, figure inconnue de moi, dont j'avais découvert le défi tragique et l'âme de résistante dans le récit de déportation de son fils^{xii}, ou celle, exilée, chez qui j'avais souvent passé mes vacances de petite écolière parisienne, une vieille femme étrangère à la langue, aux mœurs, au pays où elle avait été violemment transférée, entretenant humblement en elle les souvenirs méditerranéens de son monde disparu pour m'apprendre, assise dignement au bord de mon lit, le signe de croix et le Notre Père en arménien^{xiii}.

Je remontai ainsi, au delà de la secondarisation en jeu dans la lecture, aux émotions excédant les capacités de réception du jeune âge, face aux figures archaïques des grands mères de mon enfance. C'étaient leurs traces dont je remarquais la présence à la fois douloureuse et affectueuse dans ma contrainte à écrire en souvenir d'elles - contrainte à l'acquiescement d'une dette intarissable envers ces exilées de la mort qui inspiraient à l'enfant que j'étais une émotion impuissante et muette. Ces traces étaient celles d'un amour qui n'avait pu ni se dire, ni se vivre en son temps et qui ne pouvait que s'écrire désormais. Retrouvant sous la plume de Gérard Chaliand^{xiv}, la réminiscence douloureuse de ces grands mères endeuillées, je prenais en effet conscience de ce que c'était bien avec elles - et non avec le père distant et énigmatique - que, pour la première fois, j'avais éprouvé cette incapacité à me représenter ce que je vivais en présence de mes proches et qui, plus tard, me contraindrait à écrire. Ce qui poussait donc à l'écriture c'était, pour le nommer plus exactement, non pas l'ancienne incapacité à dire mais celle d'autrefois à *ressentir* une réalité qui dépassait l'enfant, excédait ses facultés de représentation et de réception. On peut, en renvoyant à la théorisation de Winnicott^{xv}, penser qu'aucun sujet n'ayant été là pour éprouver cette émotion, celle-ci réclamait d'être éprouvée après coup par un sujet devenu capable de l'accueillir et de l'inscrire.

Si les émotions que m'inspiraient ces grands mères endeuillées débordaient les limites de ce qu'un enfant est capable de ressentir, je les ressens accablantes aujourd'hui encore. Une telle affection à la fois précieuse et écrasante, douloureuse, assombrit, chez leurs petits enfants devenus adultes à présent, la mémoire de ces aïeules vénérables qui revivent en eux, inconsolables dans leur fidélité aux disparus et peu reconnues pour les trésors et les larmes qu'elles ont portés. Ce qui pousse à évoquer leur souvenir c'est autant cette ancienne incapacité de l'enfant à ressentir une réalité qui le submergeait que l'impossible tâche d'une dette infinie à leur égard. Face à

vies, j'ai cru nécessaire de recueillir et transcrire patiemment les paroles de l'une d'entre elles à qui, en signe d'hommage, j'ai donné en dernier la parole de conclusion à mon plus récent livre^{xvi}.

Notre mémoire reste attachée aux personnes de ces femmes immuables qui, incarnant pour Gérard Chaliand « l'irréparable », l'amenaient à fuir en avant devant ce qui émanait d'elles. Il reconnaît certes qu'elles seules portent à jamais le souvenir de leurs morts :

« Plus tard j'ai refusé de prendre en charge l'irréparable. Adieu, j'allais recommencer une histoire neuve, sans les traces de la tribu [...] Les vieilles vêtues de noir de mon enfance se souvenaient : ces morts sans sépulture étaient leurs morts, à elles, pour toujours. »^{xvii}

Il ne peut cependant que refuser de prendre en charge leur destin. Or c'est cet empêchement des affects de tendresse entre parents et enfants, ce refus de l'enfant à être le parent de son parent, qui contraint dans l'après coup à le devenir en quelque sorte et à désenfouir en l'écrivant cet amour empêché. Pour moi, l'ombre de ces « vieilles » n'a cessé de m'accompagner jusqu'à me conduire à l'écriture car écrire ne vise nullement à réparer, ni à oublier, mais à créer une pellicule de mots, un biface entre les affects débordants et l'espace de respiration et d'échange avec les autres.

Leur ombre m'était déjà apparue, en plein Paris, le 29 mai 1998, lorsque le Parlement français votait la proposition de loi : « La France reconnaît publiquement le génocide arménien de 1915 », pour ramener mon enthousiasme au principe de réalité : J'assistais alors à la violente émotion qui se lisait sur le visage des Arméniens et Arméniennes les plus âgés lorsque, rassemblés devant l'édifice de l'Assemblée nationale, il leur était donné - après quelque 80 ans d'attente - d'entendre leur *pays d'accueil* prendre officiellement position quant aux circonstances qui les y avaient amenés. Après la joie de partager cet événement avec les fidèles de *ma famille* qui avaient si longtemps œuvré pour l'obtenir, un lointain souvenir d'affliction s'était ravivé en moi à la vue de certaines larmes discrètes qui brouillaient les sourires de l'allégresse : j'avais eu soudain sous les yeux les corps apeurés de ces petites vieilles en visite chez grand-mère qui, de semblables larmes dans le regard, se rassuraient quotidiennement d'être « restées en vie », d'avoir « quand même un toit quelque part » et « d'avoir, grâce à leurs enfants, de quoi manger... ». L'intonation accablante de leur voix semblait me signifier : « Lorsqu'on a échappé au massacre des siens, ma petite fille, ce qui fait encore pleurer n'importe plus! ». Cette nécessaire résignation était bien écrasante pour la

sauraient guère s'ouvrir aux clartés du monde. Alors, mon attachement à l'ancienne douleur héritée des grands-mères puis étouffée par les exigences de l'adaptation, dont elles-mêmes m'avaient montré la voie par leur soumission au destin, alors, leur triste savoir sur ce qu'elles avaient vu me désolidarisa brusquement de tous ceux qui se réjouissaient *d'être enfin reconnus*^{xviii}.

En réalité toutes ces « vieilles », non plus « vêtues de noir » mais vêtues ce jour-là en Parisiennes de bon aloi, étaient parentes de la grand mère de ma petite enfance chez qui je rencontrais ces visiteuses revenues d'ailleurs, marchant à petits pas, légèrement courbées, venant lentement s'asseoir sur le merveilleux divan de grand mère qui, avec les douceurs de ses petits cafés, leur offrait les vaines nostalgies du Pays. En quoi donc cette vieille femme transplantée de lieux engloutis, recouvrant de propreté et de dentelles son habitation sordide, espérait-elle ? Peut-être en ces lignes qui s'écriraient en hommage à ce qu'elle sut me transmettre de ses rêves.

Une fois disparues, ces aïeules surgissent du fond de notre mémoire, nous rappelant que nous les avions, sans le savoir, profondément aimées. La douleur qui pointe en nous à leur évocation est celle après coup d'un empêchement à aimer, d'un empêchement à leur signifier combien elles avaient été, sans le savoir, aimées et reconnues pour ce qu'elles nous avaient donné en valeurs constitutives. Poussés par leur disparition vers l'âge adulte, nous pouvons à présent dire, dans notre gratitude filiale, ce que nous avons aimé en ces mères qui nous ont quittés l'une après l'autre, les pères les ayant souvent laissées veuves depuis longtemps. Nos larmes expriment ce qui nous avait toujours bouleversées, nous particulièrement, leurs filles : une ingéniosité de fée qui savait transformer toute pauvreté en richesse réparatrice. J'aimerais donc dire en conclusion de cette première partie que l'écriture d'une transmission traumatique, transformant aussi à sa manière tout héritage de souffrance en pensée restauratrice, permet de remonter, au delà des émotions muettes, aux premières amours, aux amours enfouies et inconnues de l'enfance. Ce fut donc là le sens de ma démarche : écrire pour ressentir des affects non éprouvés en leur temps.

Or ce besoin de remonter aux femmes de ma lignée se trouva étonnement conforté par la lecture de deux ouvrages saisissants qui soulevèrent en moi quelques questions pour lesquelles il n'est évidemment pas de réponse: « Qu'est-ce que devoir sa vie au loupé d'une mise à mort, à la destruction de la vie psychique d'une grand mère ou arrière grand mère, au vol

Deux publications, parues ces dernières années en Turquie, qui ont beaucoup impressionné les « Français d'origine arménienne » lorsqu'ils purent y avoir accès grâce à leur traduction : *Le Livre de ma grand-mère* de l'avocate, Fethiyé Cetin, et *Les Petits-Enfants*, du même auteur associé à la jeune anthropologue, Ayse Gül Altınay^{xxix}, présentaient justement des témoignages d'hommes et de femmes de Turquie qui, découvrant que leur aïeule était arménienne, devaient se réapproprier une ascendance condamnée jusqu'alors à la clandestinité. Celle-ci remontait, chez ceux appelés les "convertis", à une de ces jeunes filles violées ou "mariées de force" mais restées en vie. Je ne m'attarderai pas ici à en citer quelques extraits qui sont bien connus des lecteurs de Turquie intéressés par cette question.^{xx} À leur sujet, Marc Sémo écrivait dans *Libération*

« On les appelait en turc «restes de l'épée, C'étaient des enfants, le plus souvent des filles ou de belles jeunes femmes, arrachés aux déportations et marches de la mort lors de l'extermination des Arméniens de l'Empire ottoman (1915-1917), puis «intégrées» dans des foyers turcs. Converties à l'Islam, épousées légalement ou restées «secondes femmes», elles ont traversé le siècle dans le silence, «les lèvres scellées» par la douleur et par la crainte de remuer les fantômes du passé »^{xxi}

Laure Marchand, dont le compte rendu dans le *Nouvel Obs.* du second livre s'intitule : « Génocide arménien : un tabou qui se fissure », écrivait de même :

« Les petits enfants des Arméniennes turquifiées de force et les « dönme », Arméniens qui se sont convertis à l'Islam pour échapper à la mort, sortent prudemment de l'ombre et aident la Turquie à retrouver la mémoire »^{xxii}

Deux autres ouvrages publiés, eux, en France, m'avaient justement montré ces jeunes filles "mariées de force", condamnées au silence sur leurs origines, dont la clandestinité imposée à leur vie psychique finissait par devenir, après deux générations nées de leur servitude, le transmetteur paradoxal d'une vérité politique subversive au sein d'un État négationniste :

- L'écrivain arménien stambouliote, Yervant Odian, décrivait en survivant-témoin^{xxiii} l'enfer des déportés à tous les âges de la vie, l'agonie des tout petits^{xxiv} mais aussi le destin des jeunes filles à peine pubères et l'ignorance des plus jeunes quant à leur nom et leur appartenance^{xxv}.

- Le journaliste Bardig Kouyoumdjian, petit-fils d'un rescapé faisant partie de cette génération qui aujourd'hui veut savoir, comprendre et surtout retrouver des traces, nous montrait également dans le récit de son « retour dans le désert syrien » ces femmes, orphelines recueillies autrefois qui « ne connaissent rien de leurs origines, nom, date, de naissance, parenté ». ^{xxvi} À la lecture de ces ouvrages tout héritier de ces aïeules aliénées qui vivait

par cette constatation que des enfantements dus au viol, au « mariage forcé » ou à la prostitution de jeunes orphelines pouvaient acquérir, dans l'après coup d'une descendance née d'une acceptation à vieillir malgré une longue et douloureuse aliénation, la force d'une hétérodoxie qui perturbe un ordre établi dénégateur.

Bien des descendants passent leur vie à tenter désespérément d'acquitter leur dette impossible aux grands mères survivantes timidement côtoyées dans leur enfance, les hommes ayant été prioritairement exterminés. Ce qui est certain c'est que ces jeunes filles "mariées de force", condamnées au silence sur leurs origines, la clandestinité et la violence imposées à leur vie psychique, à leur vie sexuelle, ont fini paradoxalement par devenir, après deux générations nées de leur servitude, les transmettrices d'une vérité politique semant la sédition au sein d'un État négationniste. Grâce à leur acceptation à continuer à vivre, ces aïeules impuissantes abritèrent à leur insu un pouvoir dissimulé, ignorant de lui-même, le germe d'une révélation subversive, qu'elles purent transmettre, non seulement aux « jeunes » de leur famille, mystifiés par l'imposture d'un environnement fallacieux, mais à tous leurs concitoyens vivant sous une chape de silence.

Dans certaines situations historiques, ce sont bien, en effet, des « vieux » de la lignée que les générations suivantes dépendent, pour faire la rencontre d'une vérité susceptible de les rajeunir à rebours psychiquement et d'animer en eux les idéaux et la combativité de la jeunesse. Lorsque les catastrophes de l'histoire entraînent ruptures territoriales et culturelles dans la transmission transgénérationnelle, ce sont, comme on le constate dans nombre de témoignages, presque toujours les grand parents, s'ils survivent, qui, porteurs de tendresses meurtries et de cultures englouties, sont, souvent à leur insu, détenteurs également de vérités politiques subversives. Ils deviennent en cela des ancêtres qui, paradoxalement, "libidinalisent" leurs descendants en leur insufflant jeunesse, esprit de rébellion et conscience politique. Si, au regard des âges du corps, ceux qu'on appelle « les vieux » perdent une certaine autonomie, en revanche, au regard du sens de leur vie et donc de leur vitalité psychique, les héritiers des crimes de masse, loin d'être autonomes, ne peuvent se construire qu'en fidélité aux messages explicites ou implicites de leurs « vieux » qui les initient à la dimension politique des conditions où s'est inscrite leur propre naissance.

On aura compris que mon présent article a été dicté par les traces qu'a

« marrane », puisqu'elle termina ses jours, certes transplantée dans un misérable logement de la banlieue parisienne, mais « libre » néanmoins de me dire qui elle était, pourquoi et comment elle était venue en France et, implicitement, quelles fidélités je devais sauvegarder en moi. Ce furent les traces des moments passés auprès de cette gardienne pâlisante de la vie qui m'ont transmis l'injonction inconsciente de traduire ce qui me parvenait à travers elle et à travers ses semblables. Leur triste savoir sur ce qu'elles avaient vu dicta toujours mes lectures et mes interrogations. Toutes les survivantes de tous les cataclysmes du monde sont en effet, pour moi, parentes de la grand mère de ma petite enfance qui, m'ouvrant aux émotions indéchiffrables de la survie, aux sombres vérités de son histoire et de la mienne, allait ouvrir après coup les pages de mon premier livre^{xxvii}.

Janine Altounian (mars 2012)

Remonter aux grands-parents pour retrouver jeunesse et esprit de lutte

« Vieillir, avance, l'argument de ce colloque, serait faire la rencontre du mensonge que contient un narcissisme [de pleine autonomie] et l'occasion d'éprouver que l'être humain [...] n'est [...] jamais [...] seul ».

J'aimerais confirmer cette conception selon laquelle vieillir serait faire la rencontre avec le mensonge et l'autonomie trompeuse d'un narcissisme illusoire, donc accéder à la vérité, en montrant le rapport privilégié que, sur l'autre pan de cet interface, vieillir entretient a fortiori avec la vérité. Dans la mesure où, dans un contexte d'effondrement social, vieillir c'est assumer d'incarner, d'exprimer par sa seule présence de survivant une certaine vérité, l'illustration suivante de cette précieuse vocation fera voir en effet comment vieillir peut justement constituer la seule possibilité d'offrir à ses descendants une rencontre irremplaçable avec la vérité. Pour ne prendre qu'un exemple connu dans de nombreuses familles, je rappelle ici ce qui se fit entendre des récits ou silences de ces « poilus », devenus grands pères, sur ce qu'ils avaient vécu dans les tranchées, soit une expérience qui démentait cruellement les visions héroïques de la Grande Guerre¹ idéalisée par tous les « Monuments aux morts pour la patrie ».

Dans certaines situations historiques, ce sont bien, en effet, des « vieux » de la lignée que les générations suivantes dépendent, pour faire la rencontre d'une vérité susceptible de les rajeunir à rebours psychiquement et d'animer en eux les idéaux et la combativité de la jeunesse. Lorsque les catastrophes de l'histoire entraînent ruptures territoriales et culturelles dans la transmission transgénérationnelle, ce sont, comme on le constate dans nombre de témoignages, presque toujours les grand parents, s'ils survivent, qui, porteurs de tendresses meurtries et de cultures englouties, sont, souvent à leur insu, détenteurs également de vérités politiques subversives. Ils deviennent en cela des ancêtres qui, paradoxalement, "libidinalisent" leurs descendants en leur insufflant jeunesse, esprit de rébellion et conscience politique. Si, au regard des âges du corps, ceux qu'on appelle « les vieux » perdent une certaine autonomie, en revanche, au regard du sens de leur vie et partant de leur santé psychique, les héritiers des crimes de masse, loin d'être autonomes, ne peuvent se construire qu'en fidélité aux messages explicites ou implicites de leurs « vieux » qui les initient à la dimension politique des conditions où s'est inscrite leur propre naissance.

Ma contribution quelque peu marginale à ce colloque m'a été en fait suggérée par une actualité éditoriale aux effets politiques inattendus dans un pays farouchement négationniste, c'est à dire par la lecture récente de deux publications, parues en 2006 et 2011 en traduction française, qui ont eu un fort retentissement en Turquie : *Le Livre de ma grand-mère* d'une avocate, Fethiyé Çetin, devenu un best-seller après six éditions et *Les Petits-Enfants*, du même auteur associé à une jeune anthropologue, Ayse Gül Altınay². Ces deux auteurs présentent des témoignages d'hommes et de femmes de leur pays qui, découvrant que leur aïeule était arménienne, se doivent alors d'assumer une ascendance condamnée jusqu'à présent à la clandestinité et qui remonte chez ceux appelés les "convertis" à une de ces jeunes filles violées ou "mariées de force" pour rester en vie.

« On les appelait en turc «restes de l'épée», écrit Marc Sémo dans *Libération*³, C'étaient des enfants, le plus souvent des filles ou de

² *Le Livre de ma grand-mère* de Fethiyé Cetin, L'aube, Collection Regards croisés. Traduit par Alexis Krikorian et Laurence Djolakian, 2006 (version originale en 2004). Fethiyé Cetin est avocate, membre du comité exécutif pour les droits de l'homme et porte-parole du groupe d'étude des droits des minorités auprès du barreau d'Istanbul. Elle fut arrêtée par la junte militaire en 1980 et passa 3 ans en prison à Ankara; *Les Petits-Enfants*, de Ayse Gül Altınay et Fethiyé Cetin, traduit par Célin Vuraler, Actes Sud, 2011. (version originale en 2009) Ayse Gül Altınay, est enseignante en anthropologie à l'université Sabanci à Istanbul. Elle a publié plusieurs études sociologiques de grande importance, en anglais et en turc. Cf. entre autres le reportage : » Le réveil des Arméniens de Turquie » de Guillaume Perrier, *LE MONDE* du 21.12.2011. <http://actualite.portail.free.fr/monde/21-12-2011/le-reveil-des-armeniens-de-turquie/>

belles jeunes femmes, arrachés aux déportations et marches de la mort lors de l'extermination des Arméniens de l'Empire ottoman (1915-1917), puis « intégrées » dans des foyers turcs. Converties à l'Islam, épousées légalement ou restées « secondes femmes », elles ont traversé le siècle dans le silence, « les lèvres scellées » par la douleur et par la crainte de remuer les fantômes du passé »

Laure Marchand, dont le compte rendu de ce livre dans le *Nouvel Obs.* s'intitule : « Génocide arménien : un tabou qui se fissure », écrit :

« Les petits enfants des Arméniennes turquifiées de force et les « dönme », Arméniens qui se sont convertis à l'Islam pour échapper à la mort, sortent prudemment de l'ombre et aident la Turquie à retrouver la mémoire »⁴

La lecture de ces deux ouvrages saisissants soulevèrent en moi et en tout héritier de ces aïeules aliénées, qui vit confortablement, par ex., en France, quelques questions pour lesquelles il n'est évidemment pas de réponse: « Qu'est-ce que devoir sa vie au loupé d'une extermination, à la destruction de la vie psychique d'une grand mère ou arrière grand mère, au vol de son enfance et de sa féminité, à une enfant qui n'a pas eu d'enfance ? ». On ne peut qu'être profondément bouleversé par cette constatation que des enfantements dus au viol, au « mariage forcé » ou à la prostitution de jeunes orphelines peuvent acquérir, dans l'après coup d'une descendance née d'une acceptation à vieillir malgré une longue et douloureuse aliénation, la force d'une hétérodoxie qui perturbe un ordre établi dénégateur.

Bien des descendants passent leur vie à tenter désespérément d'acquitter leur dette impossible aux grands mères survivantes timidement côtoyées dans leur enfance, les hommes ayant été prioritairement exterminés. Ce qui est certain c'est que, chez ces jeunes filles "mariées de force", condamnées au silence sur leurs origines, la clandestinité et la violence imposées à leur vie psychique, à leur vie sexuelle, ont fini paradoxalement par devenir, après deux générations nées de leur servitude, les transmettrices d'une vérité politique semant la sédition au sein d'un État négationniste. Grâce à leur acceptation à vieillir, ces aïeules impuissantes abritèrent à leur insu un pouvoir dissimulé, ignorant de lui-même, le germe d'une révélation subversive, qu'elles purent transmettre, non seulement aux « jeunes » de leur famille, mystifiés par l'imposture d'un environnement fallacieux, mais à tous leurs concitoyens vivant sous une chape de silence.

L'auteur du *Livre de ma grand mère*, une militante des droits de l'homme, doit en somme sa vie à une jeune fille terrifiée qui assista au massacre de sa famille avant d'être enlevée par un soldat turc alors qu'elle avait à peine dix

⁴ Laure Marchand, « Génocide arménien : un tabou qui se fissure », *Nouvel Obs.*, 2012

ans et dont l'obstination à rester en vie, malgré sa détresse, put néanmoins cacher une bombe à retardement. "Ma grand-mère a mis plus de soixante ans pour me révéler qui elle était vraiment et ce qu'elle avait vécu en 1915", écrit Fethiyé Çetin, alors que, comme le remarque Ursula Gauthier⁵ dans son article : « Turquie, le génocide inavoué », elle même a mis trente ans pour trouver le courage de publier son histoire. L'expulsion par la vieille femme de cette charge portée depuis si longtemps en elle causa donc d'abord, chez sa petite fille, l'immense choc d'avoir été abusée par un mensonge concernant son existence, puis contraignit celle-ci à l'écrire pour s'en libérer, sans doute avec la même « boule au ventre »⁶ que celle de la grand mère qui redoutait que ce secret obligeant ses concitoyens à affronter leur passé puisse mettre Fethiyé en danger.

Cette première livraison au public d'une avocate de renom de ce que lui avait transmis sa grand mère lui « prenant les mains dans les siennes » et « fixant d'un regard lointain un point du tapis » firent en effet affluer, peu après, de nombreux témoignages qui l'obligèrent elle et sa collègue à les recueillir dans le livre, cette fois, des « petits enfants ». Ce sont ces récits qui sont actuellement en train d'ébranler la vision d'une identité nationale puriste se basant jusque là en Turquie sur la race ou l'ethnie.

Avant d'évoquer un autre cas de figure du pouvoir vitalisant de ces vénérables personnes s'étant adaptées au vieillir, je citerai deux extraits des innombrables témoignages livrés la plupart dans l'anonymat, dont la grand mère de Fethiyé Çetin fut en somme, par le truchement de sa petite fille, l'agent provocateur :

Une femme de 45 ans confie dans un entretien d'octobre 2005, ce qu'elle a appris sur sa grand mère :

« Dans ma famille, tout le monde est au courant mais personne n'en parle. C'est ma cousine qui m'en a parlé pour la première fois, elle m'a demandé : « Tu savais que tu étais arménienne ? » Bien sûr, je n'en savais rien [...] Je me suis aussi demandé ce qu'avait pu endurer ma grand mère pendant les événements. Elle s'était retrouvée sous la tutelle de mon futur grand père alors militaire chargé des convois [...] Pour avoir chassé et déporté tant de personnes, il a bien fallu qu'il soit consentant. En plus il s'est servi au passage... Pourquoi avoir choisi d'enlever ma grand mère ? Peut-être que c'était une belle femme [...] Dans un sens il lui a sauvé la vie, mais à quel prix ? Ma grand mère aurait peut-être préféré mourir en déportation plutôt que de suivre ce militaire

⁵ Ursula Gauthier, *Nouvel Obs.* du 21 avril 2005, « Turquie, le génocide inavoué » <http://tempsreel.nouvelobs.com/monde/20120119.OBS9195/turquie-le-genocide-inavoue.html>

⁶ Les commentaires à ce sujet ont été publiés sur le site de Fethiyé Çetin, ont été cités dans le

[...] Elle n'a jamais parlé de son passé, des événements marquant de sa vie [...] Elle avait vécu dans cette maison comme dans une cave. »⁷

Une autre femme de 40 ans évoque en juin 2005 quelques souvenirs de son grand père :

« Mon grand père [...] ne nous a jamais dit qu'il était arménien [...] il n'avait pas non plus de famille. On sait peu de choses sur lui, seulement qu'il a été recueilli [...] Mon grand père disait ne pas arriver à oublier ces horreurs : il se souvenait qu'après la descente militaire dans son village, un bébé avait marché à quatre pattes parmi les cadavres jusqu'à sa mère étendue morte, pour lui téter le sein »⁸

Non seulement la grand-mère Seher de Fethiyé Çetin, dissimulée sous l'apparence d'une paysanne turque d'Anatolie, une forte femme, pilier de la famille que tous adoraient, révèle sur ses vieux jours à sa petite fille qu'elle est en fait Heranoush Gadarian, mais elle incite par son aveu libérateur tous les autres « petits enfants » à se libérer eux-mêmes d'un tel secret ghettoïsant. Elle a ainsi le pouvoir, par les mises en récit analogues au sien qu'elle induit, d'amener ses contemporains à s'affranchir quelque peu d'une dette envers la vie qui leur a été coûteusement transmise. Elle accomplit par là un acte d'une extraordinaire puissance symbolique, car il existe, comme l'écrit Jean François Lyotard, un rapport étroit entre le récit, la dette et la délibération :

« Dans le récit, écrit le philosophe, il faut [...] reconnaître [la dette], l'honorer, la différer. Dans la délibération, la questionner, donc la différer aussi »⁹

Les témoignages de ceux des survivants arméniens qui ont eu la possibilité de vieillir sont en train de faire surgir des vérités inouïes dans les instances de délibération en Turquie.

*

L'autre cas que j'évoquerai en conclusion est tout simplement le mien, en tant que petite fille d'une grand mère également survivante mais non en « marrane », puisqu'elle termina ses jours, certes transplantée dans un misérable logement de la banlieue parisienne, « libre » néanmoins de me dire qui elle était et, implicitement, quelle fidélité je devais sauvegarder en moi.

On aura compris que ma présente contribution est dictée par les traces de ce qu'elle a su me transmettre et que ce fut de cette figure vieillissante que j'ai inconsciemment reçu l'injonction de traduire ce qui me parvenait à travers elle et à travers ses semblables. Toutes les survivantes de tous les

⁷ *Les Petits-Enfants, op. cit.*, pp. 45, 48. La plupart des personnes qui ont témoigné ont voulu garder l'anonymat pour se soustraire aux discriminations, voire aux persécutions encore redoutées dans la Turquie actuelle.

cataclysmes du monde sont en effet, pour moi, parentes de la grand mère de ma petite enfance qui, m'ouvrant aux émotions indéchiffrables de la survie, allait ouvrir après coup les pages de mon premier livre¹⁰.

Je me souviens souvent de ces petites vieilles en visite chez elle, dont les corps apeurés se rassuraient quotidiennement d'être « restées en vie », d'avoir « quand même un toit quelque part » et « d'avoir, grâce à leurs enfants, de quoi manger... ». L'intonation accablante de leur voix semblait jadis me signifier: « Lorsqu'on a échappé au massacre des siens, ma petite fille, ce qui fait encore pleurer n'importe plus! ». Cette nécessaire résignation était bien écrasante pour la fillette attentive d'alors dont les horizons, assombris par un tel message, ne sauraient guère s'ouvrir aux clartés du monde. Pourtant, mon attachement à l'ancienne douleur héritée d'elles, puis étouffée par les exigences de l'adaptation dont elles-mêmes m'avaient montré la voie par leur soumission au destin, leur triste savoir sur ce qu'elles avaient vu dictèrent toujours mes lectures et mes interrogations.

Je n'oublie jamais ces visiteuses revenues d'ailleurs, marchant à petits pas, légèrement courbées, qui venaient lentement s'asseoir sur le merveilleux sofa de grand mère dont les douceurs et petits cafés leur offraient les vaines nostalgies du Pays. En quoi donc cette vieille et vénérable dame, déracinée de lieux engloutis, recouvrant de propreté et de dentelles son habitation sordide, espérait-elle encore ? Peut-être en ces lignes qui s'écriraient en hommage à ce qu'elle sut, dans sa vieillesse, me transmettre de ses rêves.

BIBLIOGRAPHIE

Altinay A. G. et Cetin F., (2009), *Les Petits-Enfants*, traduit par Célin Vuraler, Actes Sud, 2011.

Altounian J. (1990), « *Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie* »/ *Un génocide aux déserts de l'inconscient* (Préface de R. Kaës), Paris, Les Belles Lettres/ Confluents psychanalytiques, 2003 ; (2000), *La Survivance / Traduire le trauma collectif* (Préface de P. Fédida, Postface de R. Kaës), Paris, Dunod / Inconscient et Culture, 2003 (réimp.) ; (2005), *L'intraduisible / Deuil, mémoire, transmission*, Paris, Dunod/ Psychismes, 2008 (réimp.) ; (2009), *Mémoires du Génocide arménien. Héritage traumatique et travail analytique*,

¹⁰ Ce thème qui ouvre effectivement mon premier livre sur la transmission : « *Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie* »/ *Un génocide aux déserts de l'inconscient* (Préface de René Kaës), Les Belles Lettres/ Confluents psychanalytiques, 1990, 2003 (2^e éd.), parcourt en réalité les trois autres qui ont suivi : *La Survivance / Traduire le trauma collectif* (Préface de Pierre Fédida, Postface de René Kaës), Dunod / Inconscient et Culture, 2000, 2003 (réimp.), *L'intraduisible / Deuil, mémoire, transmission*, Dunod/ Psychismes, 2005, 2008 (réimp.), *Mémoires du Génocide arménien. Héritage traumatique et travail analytique*, Vahram et Janine Altounian, avec la contribution de K. Beledian, J.F. Chiantaretto, M. Fraire, Y. Gampel, R. Kaës, R. Waintrater, PUF, 2009, et constitue, par la retranscription du long témoignage d'une

Vahram et Janine Altounian, avec la contribution de K. Beledian, J.F. Chiantaretto, M. Fraire, Y. Gampel, R. Kaës, R. Waintrater, Paris, PUF ; (2012) *De la cure à l'écriture / L'élaboration d'un héritage traumatique*, Paris, PUF,.

Cetin F. (2004), *Le Livre de ma grand-mère* de, L'aube, Collection Regards croisés. Traduit par Alexis Krikorian et Laurence Djolakian, 2006.

Gauthier U. (21/04/2005), « Turquie, le génocide inavoué », *Le Nouvel Observateur*.

Lyotard J. F. (1983) *Le Différend*, Éd. de Minuit, 1983

Marchand L. (02/02/2012), « Génocide arménien, un tabou qui se fissure » *Le Nouvel Observateur*.

Sémo, M. (04/06/2011), « Les enfants cachés de Turquie », compte rendu de *Les Petits-Enfants*, *Libération*.

Trévisan C. (2001). *Les fables du deuil. La Grande Guerre : mort et écriture*, Paris, PUF, Perspectives littéraires,

Résumé

Mon propos est de montrer que lorsque les catastrophes de l'histoire entraînent ruptures territoriales et culturelles dans la transmission transgénérationnelle, ce sont presque toujours les grand parents, s'ils survivent, qui, porteurs de tendresses meurtries et de cultures englouties, sont, souvent à leur insu, détenteurs également de vérités politiques subversives. Ils deviennent en cela des ancêtres qui, paradoxalement, "libidinalisent" leurs descendants en leur insufflant jeunesse, esprit de rébellion et conscience politique.

ⁱ Cf. *De la cure à l'écriture / L'élaboration d'un héritage traumatique*, PUF, 2012.

ⁱⁱ Michel Foucault, *Le courage de la vérité*, Le Gouvernement de soi et des autres II EPHE, Gallimard/Le Seuil, 2009. <http://www.lib.berkeley.edu/MRC/foucault/cv.html>. Le travail de Paul-Michel Foucault, (1926- 1904), philosophe français, porte essentiellement sur les rapports entre pouvoir et savoir.

ⁱⁱⁱ in Henri de Monvallier : « Le dernier cours de Foucault ». Recension de Michel Foucault, *Le Courage de la vérité / Le Gouvernement de soi et des autres II / Cours au Collège de France*. 1984 (Hautes Études/Gallimard/Seuil, 009) .

^{iv} Le thème fondamental de l'inscription des enfants de survivants dans la culture et l'École du pays d'accueil parcourt explicitement tous mes livres sur la transmission : « *Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie* », *Un génocide aux déserts de l'inconscient* (Préface de René Kaës, voir la note viii), Les Belles Lettres/ Confluents psychanalytiques, 1990, 2003 (2^eéd.) ; *La Survivance / Traduire le trauma collectif*, (Préface de Pierre Fédida, Postface de René Kaës, voir la note viii), Dunod / Inconscient et Culture, 2000, 2003 ; *L'Intraduisible / Deuil, mémoire, transmission*, Dunod/ Psychismes, 2005, 2008 ; *Mémoires du Génocide arménien. Héritage traumatique et travail analytique*, de Vahram et Janine Altounian, avec la contribution de K. Beledian, J.F. Chiantaretto, M. Fraire, Y. Gampel, R. Kaës, R. Waintrater, PUF, 2009 mais également la mise en question de cette forme d'intégration démocratique dans le dernier dans *De la cure à l'écriture*, op. cit.,

^v Cf. note ix.

^{vi} Walter Benjamin, "Sur le concept d'histoire", in *Œuvres III*, traduit de l'allemand par Maurice de Gandillac, Rainer Rochlitz et Pierre Rusch, Paris, Gallimard, coll. Folio Essais, 2000, p. 428 : « Les voix auxquelles nous prêtons l'oreille n'apportent-elles pas un écho de

les générations passées et la nôtre [...] À nous, comme à chaque génération précédente, fut accordée une faible force messianique sur laquelle le passé fait valoir une prétention ».

^{vii} Freud, « Constructions dans l'analyse », in *O.C.F./P.*, XX, PUF, 2010, p. 72 : « Le travail thérapeutique [...] consisterait à débarrasser le morceau de vérité historique de ses déformations et de ses étayages sur le présent réel, et à le ramener à la place qui est la sienne dans le passé. De même que notre construction n'a d'effet qu'en restituant un morceau de l'histoire de vie perdue, de même le délire doit sa force convaincante à la part de vérité historique qu'il met à la place de la réalité repoussée ». *G.W.* XVI, 1950, p. 55/ 56.

^{viii} Connaissant le travail de René Kaës – pionnier à cette époque ! – sur la question de l'héritage lors des traumatismes collectifs, je m'étais adressée à lui pour qu'il veuille bien écrire une préface à mon premier livre « *Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie* », *op. cit.* À partir de cette « PRÉFACE pour Janine Altounian », écrite le 29 mars 1990, suivie plus tard de sa "Postface, Traduire les restes, écrire l'héritage" in *La Survivance, op. cit.*, je n'ai cessé de me référer à sa pensée dans la poursuite de mes propres élaborations. Voici, entre autres, quelques uns de ses articles auxquels je me réfère dans mes livres : « Le sujet de l'héritage », in *Transmission de la vie psychique entre générations*, Dunod, 1993 ; « Dispositifs psychanalytiques et émergences du générationnel », in *Le Générationnel*, Dunod, 1997 ; « Ruptures catastrophiques et travail de la mémoire », in *Violence d'État et psychanalyse*, Dunod, 1999 ; « La transmission de la vie psychique et les contradictions de la modernité », in *Transmissions et soins psychiques*, in *Transmissions et soins psychiques*, érés, 2009 ; « Le traumatisme des violences d'État », in « article Traumatisme » du *Dictionnaire de la Violence*, PUF, 2011.

^{ix} Ce point a été largement développé dans les chapitres : L'AMOUR PARADOXAL D'UN HÉRITAGE TERRIFIANT et L'ÉCHEC DU REFOULEMENT, PREMIÈRE STRATÉGIE D'ÉLABORATION dans *De la cure à l'écriture, op. cit.*,

^x Anneannem, de Fethiyé Cetin, Metis Yayıncılık, 2004 ; Traduction par Alexis Krikorian et Laurence Djolakian : *Le Livre de ma grand-mère*, L'aube, Collection Regards croisés. 2006 et *Torunlar* de Fethiye Çetin et Ayşe Gül Altınay, Metis, 2009 ; Traduction par Célin Vuraler : *Les Petits-Enfants*, Actes Sud, 2011.

^{xi} Cf. « *Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie* », *op. cit.* p. 85 à 115 et dans une traduction révisée dans *Mémoires du Génocide arménien, op. cit.*, p. 13-41. Le travail à ce manuscrit, commencé en 1978 ne put donner lieu à son commentaire qu'en 2005 dans *L'Intraduisible, op. cit.*, avant de se poursuivre de façon plus détaillée dans *De la cure à l'écriture, op. cit.*

^{xii} Cf. note précédente.

^{xiii} Cf. *De la cure à l'écriture, op. cit.*, p. 160.

^{xiv} *Ibid.*, p. 51/52.

^{xv} Cf. Winnicott « La crainte de l'effondrement » in *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n°11, 1975, Gallimard.

^{xvi} Cf. *De la cure à l'écriture op. cit.*, p. 198 sq.

Il s'agit de Zépure Medzbakian, née en 1900 à Trébizonde, décédée en avril 2007 à l'aube de ses 107 ans, parlant à 95 ans dans le reportage de Zoé Varier sur le génocide arménien, diffusé le 11 mai 2005 et rediffusé le 9 octobre 2006 dans un entretien avec Robert Fisk sur les ondes de France inter (Émission de Daniel Mermet : « Là-bas si j'y suis »). On peut entendre ce reportage quelques minutes après le début de cette émission sur le site http://www.la-bas.org/article.php3?id_article=682d..

^{xvii} Gérard Chaliand, *Mémoire de ma mémoire*, Julliard, 2003, pp. 11, 18.

^{xviii} Ce paragraphe est repris pour une part de *La Survivance op. cit.*, p. 2.

^{xix} Voir la note x. Fethiyé Cetin est avocate, membre du comité exécutif pour les droits de l'homme et porte-parole du groupe d'étude des droits des minorités auprès du barreau d'Istanbul, elle fut arrêtée par la junte militaire en 1980 et passa trois ans en prison à Ankara ; Ayşe Gül Altınay, est enseignante en anthropologie à l'université Sabanci à Istanbul. Elle a publié plusieurs études sociologiques de grande importance, en anglais et en turc.

^{xx} Je ne retiendrai, par ex. que deux témoignages : celui d'une anonyme de 45 ans, surnommée Deniz, qui confie, dans un entretien d'octobre 2005, ce qu'elle a appris sur sa grand mère : « Dans ma famille, tout le monde est au courant mais personne n'en parle. C'est ma cousine qui m'en a parlé pour la première fois, elle m'a demandé : « Tu savais que tu étais arménienne ? » Bien sûr, je n'en savais rien [...] Je me suis aussi demandé ce qu'avait pu endurer ma grand mère pendant les événements. Elle s'était retrouvée sous la tutelle de mon futur grand père alors militaire chargé des convois [...] Pour avoir chassé et déporté tant de personnes, il a bien fallu qu'il soit consentant. En plus il s'est servi au passage... Pourquoi avoir choisi d'enlever ma grand mère ? Peut-être que c'était une belle femme [...] Dans un sens il lui a sauvé la vie, mais à quel prix ? Ma grand mère aurait peut-être préféré mourir en déportation plutôt que de suivre ce militaire [...] Elle n'a jamais parlé de son passé, des événements marquant de sa vie [...] Elle avait vécu dans cette maison comme dans une cave. », *Les Petits-Enfants, op. cit.*, pp. 45, 48.

Et celui d'une autre anonyme de 40 ans, surnommée Hénaramin, qui évoque en juin 2005 quelques souvenirs de son grand père : « Mon grand père [...] ne nous a jamais dit qu'il était arménien

souvenait qu'après la descente militaire dans son village, un bébé avait marché à quatre pattes parmi les cadavres jusqu'à sa mère étendue morte, pour lui téter le sein » *Ibid*, p. 187,188.

La plupart des personnes qui ont témoigné ont voulu garder l'anonymat pour se soustraire aux discriminations, voire aux persécutions encore redoutées dans la Turquie actuelle.

^{xxi} Marc Sémo, compte rendu de *Les Petits-Enfants, Libération* du 04/06/2011, <http://www.liberation.fr/livres/01012341343-les-armeniens-caches-de-turquie>

^{xxii} Laure Marchand, *Nouvel Observateur* du 2 février 2012, <http://tempsreel.nouvelobs.com/monde/20120202.OBS0449/genocide-armenien-un-tabou-qui-se-fissure.html>. Voir également le reportage de Guillaume Perrier: « Le réveil des Arméniens de Turquie », *LE MONDE* du 21.12.2011. <http://actualite.portail.free.fr/monde/21-12-2011/le-reveil-des-armeniens-de-turquie/>; Ces deux auteurs viennent de publier un ouvrage d'une portée significative auprès du grand public en France: *La Turquie et le fantôme arménien, Sur les traces du génocide*, préface de Taner Akçam, Actes Sud-Solin, 2013. Cf. l'excellent article de Jean-Louis Jeannelle dans *Le monde* du 31 mai 2013.

^{xxiii} Yervant Odian, journaliste et écrivain satirique arménien, arrêté le 7 septembre 1915 après la rafle des intellectuels marquant le début du génocide arménien et qui, survivant à ses années de déportation dans les déserts syriens, confia en 1919 son expérience au feuilleton d'un quotidien arménien de Constantinople. On ne put le lire en traduction française que dans : Yervant Odian, *Journal de Déportation*, Récit traduit de l'arménien par Léon Ketcheyan, Préface de Krikor Beledian, Éditions Parenthèses, 2010.

^{xxiv} Cf. *De la cure à l'écriture, op. cit.*, p. 78.

^{xxv} *Ibid*, , p. 76.

^{xxvi} Bardig KOUYOUMDJIAN & Christine SIMEONE, *DEIR-ES-ZOR, Sur les traces du génocide arménien de 1915*, Actes Sud, Document "Archives privées", coédition France Inter, 2005, p. 83. Cf. *De la cure à l'écriture, op. cit.*, p. 150/151.

^{xxvii} Cf. « Mes trois divans » in « *Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie* », *op. cit.* p. 1/2, repris dans *De la cure à l'écriture op. cit.* p. 159/160. Ce motif qui ouvre effectivement ce premier livre sur la transmission parcourt en réalité les trois autres qui ont suivi : *La Survivance, op. cit*, *L'intraduisible ; op.cit.*, *Mémoires du Génocide arménien, op. cit.* et constitue même la conclusion du dernier: *De la cure à l'écriture, op. cit.* voir note xvi.